

Du cinéma au Groupe Sauvage

La metteuse en scène Sarah Eltschinger donne une version publique de *Présence de la mort* de Ramuz



Le théâtre en classe: la metteuse en scène Sarah Eltschinger, au centre, aux côtés de la comédienne Elsa Thebault (à gauche sur la photo).

ELISABETH HAAS

Nuithonie Elle-même est intervenue déjà 43 fois dans des

classes vaudoises et françaises, pour animer le moment de discussion suivant la représentation de *Présence de la mort*. La metteuse en scène Sarah Eltschinger a répondu aux questions des adolescents, après qu'Elsa Thebault et Nicolas Roussi ont tenu tous les rôles du roman de Ramuz. L'adaptation lui a été confiée par Vincent Baudriller, directeur du Théâtre de Vidy. Une production en marge des murs institutionnels, qui amène les enjeux du théâtre dans le quotidien immédiat des élèves. Et qui retrouvera des lumières de scène cette fin de semaine dans la salle d'exposition de Nuithonie, en attendant de poursuivre sa tournée dans les écoles romandes. La compagnie IDA de Sarah Eltschinger fait partie des jeunes compagnies mises en lumière cette saison par Nuithonie.

L'angle d'attaque, c'est ce texte écologique prémonitoire, qui parle de réchauffement climatique avant l'heure. Qui coïncide, à 100 ans de distance, avec les préoccupations d'aujourd'hui. Mais pas seulement. Ce qui a surtout motivé Sarah Eltschinger, c'est «l'oralité de la langue», explique-t-elle: «La poésie de la langue était pour moi très forte. C'était clair que j'avais envie de m'en emparer.» Même si vendre un roman «vieux» de 1922 à des adolescents n'est pas forcément ce qui peut les brancher a priori. Quoique, on va le voir.

«Casser le 4^e mur»

Le narrateur de Ramuz est écrivain et directement impliqué dans l'intrigue. Il partage les mêmes inquiétudes que les personnages qui l'entourent. Il ne s'agit pas d'un narrateur omniscient. «Les comédiens racontent une histoire. Plus on avance, plus on se rend compte que c'est leur propre histoire», décrit Sarah Eltschinger.

Une mise en condition progressive, due à «la structure par tableaux, comme une mosaïque» du roman, structure non narrative qu'a conservée la metteuse en scène dans son adaptation. C'est elle aussi qui permet de «casser le 4^e mur» en classe et de s'adresser directement au public. La pièce est ainsi immersive, mais n'oblige pas à participer. «Nous rencontrons des réactions de pudeur, de gêne, que nous respectons», précise Sarah Eltschinger. «Nous questionnons ce

qu'est d'être ensemble, c'est important d'avoir une médiation ensuite. >>

C'est que *Présence de la mort* thématise moins la fin proche du monde que nos réactions à cette perspective. En résumé, l'été caniculaire n'en finit plus dans la campagne lémanique décrite par l'auteur vaudois. La chaleur est de plus en plus suffocante, mais la première réaction est le déni, les habitants restent occupés à leurs activités. Petit à petit, «il n'est plus possible de faire comme si de rien n'était»: «les vies se replient jusqu'à l'épuisement, suicides, vols et soulèvements se multiplient», les structures collectives s'effondrent, «économie, justice et démocratie sont défaites», «rares sont les moments de solidarité et d'entraide», pose la metteuse en scène, fascinée par la perspicacité du regard de Ramuz sur «la condition humaine». Il suffit de se souvenir des étals des supermarchés dévalisés au moment du premier confinement...

Appel à la résistance

L'écriture prend ainsi le parti de «faire ressentir des émotions plutôt que d'intellectualiser». Il n'est pas nécessaire d'avoir lu le texte avant la représentation. A entendre Sarah Eltschinger, les ados se sont révélés plutôt réactifs au jeu du duo d'acteurs. En revanche, l'anxiété partagée par une partie des jeunes qui descendent dans la rue manifester n'est pas universelle. Elle a constaté que le niveau d'engagement des élèves par rapport au dérèglement du climat global de la Terre est très variable.

Le théâtre comme lieu de questionnement collectif et de débat n'en est que plus urgent. Mais ce texte est loin de n'être qu'alarmiste. Et ne veut ni culpabiliser, ni moraliser, insiste la metteuse en scène: «Il y a une conscience de la finitude qui permet d'avoir une autre qualité de présence aux autres, au monde. Il y a un endroit où, en imaginant la fin, le narrateur profite de la vie différemment, plus simplement, plutôt que dans un sens consumériste.» Si ce n'est pas un appel à la résistance!

Je, ve, sa et lu 20 h Villars-sur-Glâne

Nuithonie.

Sarah Eltschinger a d'abord vécu sa vocation pour le théâtre dans le milieu amateur. Mais avant de s'inscrire à La Manufacture, la Haute Ecole romande des arts de la scène, et d'y obtenir un second master de mise en scène, elle a travaillé dans le milieu du cinéma. Formée à l'Université de Lausanne (un premier master en histoire et esthétique du cinéma), la Fribourgeoise a eu des mandats, via Rita Production à Genève notamment, comme assistante de production sur des films de Bruno Deville et Xavier Beauvois, ou encore sur un gros succès suisse, *Ma Vie de courgette*. Puis, au théâtre, Sarah Eltschinger a assisté Philippe Saire, Alexandre Doublet, François Gremaud. Au nom de sa compagnie, IDA, elle a monté *Je suis devenue ma vérité*, d'après Peter Handke, et *Les papillons la nuit*.

En pleine pandémie, avec ses collègues Yann Hermenjat et Yann Philipona, elle ne pouvait pas rester les bras croisés: ensemble, ils ont fondé l'association Groupe Sauvage et créé le festival Weekend prolongé, destiné à l'émergence des arts vivants fribourgeois. En attendant peut-être que la révision de la loi cantonale sur la culture tienne mieux compte de la vitalité du milieu artistique? EH